

Texte 1 : Maître Eckhart, *Entretiens spirituels*, trad. fr. Libera p. 78

Si l'homme sort (*ûzgat*) de lui-même dans l'obéissance, Dieu doit nécessairement entrer (*îngân*) en lui ; pour celui qui ne veut rien pour lui-même, Dieu doit vouloir de la même manière que pour lui-même. Lorsque, sorti de ma volonté propre, j'ai remis celle-ci entre les mains de mon supérieur et que je ne veux rien pour moi, Dieu doit vouloir pour moi, - et ce qu'il néglige alors à mon endroit, il le néglige à son propre endroit. Ainsi en va-t-il en toutes choses : là où je ne veux pas pour moi-même, Dieu veut à ma place.

Mais faites attention : Que voudra-t-il donc pour moi, si je ne veux pas pour moi-même ? Quand je me laisse moi-même (*lâze*), il doit nécessairement (*dâ muoz er*) vouloir pour moi tout ce qu'il veut pour lui-même. Et si Dieu ne le faisait pas, - par la Vérité qui est Dieu, Dieu ne serait pas juste et ne serait pas Dieu, ce qui est pour autant son essence et sa nature.

Texte 2 : Maître Eckhart, *Entretiens spirituels*, trad. fr. Libera p. 78

Un esprit libre est celui qui n'est troublé par rien et n'est attaché à rien, qui n'a lié le meilleur de lui-même à aucun mode et ne songe en rien à ce qui est sien ; complètement englouti dans la très chère volonté de Dieu, il est sorti (*ûzgegan*) de lui-même. Personne ne peut accomplir une œuvre, si modeste soit-elle, qu'elle ne tire de là sa force et sa puissance.

Texte 3 : Maître Eckhart, *Entretiens spirituels*, trad. fr. Libera p. 80

Commence donc tout d'abord par toi-même et laisse-toi (*lâz dich*). En vérité, si tu ne te fuis pas d'abord toi-même, tu auras beau fuir où tu voudras, tu trouveras des obstacles et de l'inquiétude partout. Certains cherchent la paix dans les choses extérieures, dans le choix d'un lieu de retraite, dans telle façon de faire, dans la société des hommes ou dans les œuvres, dans l'abandon de leur patrie, dans la pauvreté ou l'abaissement, - quelle qu'en soit la grandeur ou la nature, tout cela, pourtant, ne compte pas et ne donne pas la paix. Ils cherchent fort mal ceux qui cherchent ainsi. Plus ils s'éloignent, moins ils trouvent ce qu'ils cherchent. Ils vont comme celui qui s'est trompé de chemin ; plus il avance, plus il s'égare.

Texte 4 : Maître Eckhart, *Entretiens spirituels*, trad. fr. Libera p. 101-102

Beaucoup de gens estiment qu'ils doivent accomplir de grandes œuvres extérieures : jeûner, marcher pieds nus, etc., faire ce qu'on appelle pénitence. Mais la véritable pénitence, la meilleure de toutes, par laquelle on s'amende puissamment et au plus haut point, c'est que l'homme se détourne radicalement et totalement de tout ce qui n'est pas complètement Dieu

ni de nature divine en lui-même et dans toutes les créatures, et, de façon inébranlable, fasse un retour total et parfait vers Dieu, de façon que sa ferveur et son désir soient grands. L'œuvre que tu fais avec le plus de dispositions semblables est aussi celle où tu es le plus juste. [...]

Telle est la vraie pénitence. Elle nous est enseignée surtout et de façon la plus profitable par la chère Passion, la Pénitence parfaite de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Plus l'homme s'y associe par la pensée, plus il est libéré du péché et de la punition du péché. En tout ce qu'il fait et en tout temps l'homme doit aussi s'habituer à dans la vie et les œuvres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quelles que soient ses actions et ses omissions, avec ses souffrances et sa vie, bref il doit s'habituer à penser toujours à Lui comme il a pensé à nous.

Voilà ce qu'est cette pénitence : c'est un esprit qui, en Dieu, s'est entièrement élevé au-delà de toutes choses. Les œuvres à travers lesquelles il t'est possible d'avoir le mieux et de posséder réellement un tel cœur, accomplis-les donc en toute liberté. Si quelque œuvre extérieure, le jeûne, la lecture ou n'importe quoi t'en empêche, renonce sans scrupule à cette œuvre et ne crains pas de négliger ainsi, de façon ou d'autre, la pénitence. Car Dieu ne regarde pas les œuvres en soi, mais uniquement ce qu'il y a d'amour, de ferveur et d'esprit dans les œuvres. Peu lui importent nos œuvres ; la seule chose qui l'intéresse, c'est la disposition d'esprit que nous apportons à nos œuvres, l'amour que nous y manifestons pour Lui seul.

Texte 5 : Maître Eckhart, *Entretiens spirituels*, trad. fr. Libera p. 103

Les hommes peuvent bien avoir peur et se décourager à l'idée que la vie de notre bien-aimé Seigneur Jésus-Christ et aussi celle des saints qui ont été si dures et si pénibles que nous devons les égaler et n'y sommes même pas incités. Aussi les hommes, parce qu'ils se trouvent si inégaux à cet égard, se croient souvent loin de Dieu et incapables de Le suivre. Personne ne doit jamais s'abandonner à cette pensée. [...] Que l'homme soit près ou loin, Dieu, lui, ne s'éloigne jamais [...].

Texte 6 : Maître Eckhart, *Entretiens spirituels*, trad. fr. Libera p. 103-105

Quant à imiter rigoureusement Notre-Seigneur et les saints, vois bien ce que doit être en réalité cette imitation, pour toi. Il faut que tu comprennes et que tu retiennes à quoi Dieu t'exhorte le plus nettement. Saint Paul ne dit-il pas que tous les hommes ne sont pas appelés à Dieu par la même voie. Si tu trouves donc que ta voie la plus proche ne passe point par beaucoup d'œuvres extérieures, par de grands travaux ou de grandes privations (cela n'a d'ailleurs pas grande importance, à moins que l'homme n'y soit particulièrement poussé par

Dieu et n'ait la force d'agir bien de la sorte, sans troubler sa vie intérieure), - si tu ne trouves pas tout cela en toi, tranquillise-toi et ne t'en inquiète pas outre mesure. [...]

Chaque homme ne peut avoir une seule manière d'agir et tous les hommes ne peuvent avoir la même, et un même homme ne peut avoir toutes les manières d'agir ni avoir celle des chacun. [...]

Mais tu pourrais dire : Notre-Seigneur Jésus-Christ a toujours la manière d'agir la plus haute ; le suivre toujours, voilà ce qui serait juste.

C'est vrai. Il est juste de suivre Notre-Seigneur, mais pas à tous points de vue. Notre-Seigneur a jeûné quarante jours ; personne ne doit prendre sur lui d'en faire autant. Le Christ a fait beaucoup d'œuvres dans lesquelles nous devons le suivre en esprit, mais non dans la réalité corporelle. Il faut donc s'appliquer à le suivre intellectuellement, car il attache plus de prix à notre amour qu'à nos œuvres. Nous devons toujours le suivre selon notre propre manière. [...]

Le Christ a jeûné quarante jours. Imite-le en recherchant tes penchants les plus forts et tes dispositions principales : sur ces points, applique-toi et surveille-toi. Il vaut mieux pour toi renoncer sans regret à satisfaire ces penchants que de t'abstenir de toute nourriture.

De même, il t'est parfois plus difficile de taire un mot que de ne point parler du tout ; quelquefois un homme a plus de mal à supporter une petite parole injurieuse, qui ne tire pas à conséquence, que peut-être un grand coup auquel il s'attendait ; il trouve bien plus dur d'être isolé dans la foule que dans le désert ; il lui est plus pénible de renoncer à une petite chose qu'à une grande, d'accomplir une petite œuvre plutôt qu'une autre que l'on juge grande. C'est ainsi que, même dans sa faiblesse, l'homme peut imiter parfaitement Notre-Seigneur, et il n'a ni le droit ni le devoir de penser qu'Il est loin de lui.

Texte 7 : Sermon allemand 52, trad. fr. Libera p. 348-355

Beati pauperes spiritu, quia ipsorum est regnum caelorum (Mt 5, 3)

La Béatitude ouvrit sa bouche pleine de sagesse et dit : « Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux. » Tous les anges et tous les saints et tout ce qui naquit jamais tout doit se taire quand parle la Sagesse du Père ; car toute la sagesse des anges et toutes les créatures est pure folie devant l'insondable Sagesse de Dieu. Et cette Sagesse a dit que « les pauvres sont bienheureux ».

Or, il y a deux sortes de pauvreté. La première est une pauvreté extérieure. Elle est bonne et très louable en l'homme qui fait cela volontairement par amour de Notre-Seigneur

Jésus-Christ, celui-ci l'ayant lui-même possédé sur cette terre. Je ne m'étendrai pas maintenant sur cette pauvreté. Car il en est encore une autre, la pauvreté intérieure, et c'est à elle que s'applique cette parole de Notre-Seigneur : « Bienheureux sont les pauvres en esprit. »

Soyez, je vous en prie, des pauvres de cette espèce, pour que vous puissiez comprendre ce sermon ; car je vous le dit dans la Vérité éternelle : si vous ne devenez pas vous-même semblables à la Vérité dont nous allons parler ici, vous ne pourrez me comprendre.

D'aucuns m'ont demandé ce qu'est en soi la pauvreté d'un homme pauvre. Je vais leur répondre.

D'après l'évêque Albert, un homme pauvre (*ein arm mensch*) est celui qui ne trouve satisfaction en rien de ce que Dieu a créé ; et cela est bien dit. Mais nous, nous disons encore mieux et nous prenons le mot pauvreté dans un sens encore plus élevé : Celui-là est un homme pauvre qui ne veut rien, ne sait rien et n'a rien (*daz ist ein arm mensche, der niht enwil und niht enweiz und niht enhat*). Voilà les trois points que je me propose de développer. Et je vous prie, pour l'amour de Dieu, de bien vouloir comprendre cette vérité si vous le pouvez. Mais si vous ne la comprenez pas, ne vous en inquiétez pas ; je vais parler en effet, d'une Vérité de telle nature qu'il n'y a que peu de gens de bien à devoir la comprendre.

Nous disons d'abord que celui-là est un homme pauvre qui ne veut rien. Ce sens est mal compris par certaines gens, par ceux qui en faisant pénitence et en se livrant aux exercices extérieurs, ce qu'ils estiment fort, restent attachés à leur être propre. Dieu les ait en pitié de connaître si peu de chose de la Vérité divine ! Ils sont appelés saints à cause de leur image extérieure ; mais à l'intérieur ce sont des ânes, car ils ne saisissent aucunement ce qui distingue la Vérité divine. Ils disent bien qu'est pauvre en esprit celui qui ne veut rien ; mais ils entendent par là que l'homme doit vivre de façon à ne plus jamais faire sa propre volonté en quoi que ce soit, mais à s'efforcer de faire la très chère volonté de Dieu. La position de ces gens est bonne, car leur intention est bonne, et nous ne pouvons que les en louer ; Dieu, dans sa miséricorde, leur accordera sans doute le royaume des cieux.

Mais moi, je dis, par la Vérité divine, que ces gens ne sont pas, au vrai sens du mot, des gens pauvres et qu'ils ne leur ressemblent même pas. Ils sont hautement estimables aux yeux de ceux qui ne connaissent pas de plus haut bien. Mais moi, je dis que ce sont des ânes qui n'ont rien saisi de la Vérité divine. Leurs bonnes intentions leur vaudront peut-être le Royaume des cieux ; mais la pauvreté dont je vais parler à présent, ils n'en connaissent rien.

Si l'on me demandait maintenant ce qu'est vraiment un homme pauvre qui ne veut rien, je répondrais et je dirais ceci : Tant que l'homme est encore dans la disposition d'accomplir la très chère volonté de Dieu, il ne possède pas cette pauvreté dont nous voulons parler ; car cet homme a encore une volonté, par laquelle il veut satisfaire la volonté de Dieu, et ce n'est point là la vraie pauvreté. Car, pour posséder vraiment la pauvreté, il faut que l'homme reste aussi vide de sa volonté créée qu'il le faisait au moment où il n'était pas encore. Je vous le dis, en effet, par la Vérité éternelle : Tant que vous avez encore la volonté d'accomplir la volonté de Dieu, vous n'êtes pas pauvres. Car celui-là seul est un homme pauvre qui ne veut rien et ne désire rien.

Quand j'étais dans ma cause première, là je n'avais pas de Dieu, et j'étais cause de moi-même. Je ne voulais rien, je ne désirais rien, car j'étais un être libre, me connaissant moi-même dans la jouissance de la Vérité. C'est moi-même que je voulais et rien d'autre ; ce que je voulais, je l'étais et ce que j'étais, je le voulais ; là, j'étais libre de Dieu et de toutes choses. Mais quand je sortis de ma volonté libre et reçus mon être créé, j'eus un Dieu ; car avant qu'il y eût des créatures, Dieu n'était pas Dieu, Il était ce qu'Il était. Mais lorsque les créatures furent et qu'elles reçurent leur être créé, Dieu n'était pas Dieu en lui-même, Il était Dieu dans les créatures.

Or nous disons maintenant : Dieu, en tant qu'il n'est que Dieu, n'est pas la fin absolue de la créature, car, pour autant qu'elle est en Dieu, la moindre créature a autant de richesse que Lui. Et s'il se pouvait qu'une mouche eût un intellect et qu'elle fût capable de chercher intellectuellement l'abîme éternel de l'essence divine (*den ewigen abgrund götliches wesens*) d'où elle est sortie, nous dirions : Dieu, avec tout ce qu'Il est en tant que Dieu, ne pourrait même pas combler ni satisfaire cette mouche. C'est pourquoi nous prions Dieu d'être libérés de Dieu (*daz wir gotes ledic werden*) et de recevoir la vérité et d'en jouir éternellement là où les anges les plus élevés et la mouche et l'âme sont égaux, là où je me tenais, où je voulais ce que j'étais et où j'étais ce que je voulais. C'est pourquoi nous disons : Pour que l'homme soit pauvre en volonté, il doit aussi peu vouloir ou désirer ce qu'il voulait ou désirait au temps où il n'était pas encore. C'est ainsi qu'est pauvre l'homme qui ne veut rien.

Pauvre en second lieu est l'homme qui ne sait rien. Nous avons dit parfois que l'homme devrait vivre comme s'il ne vivait ni pour lui-même, ni pour la Vérité, ni pour Dieu. Mais maintenant nous parlons autrement et nous irons plus loin en disant : Pour arriver à cette pauvreté, l'homme doit vivre de telle manière qu'il ne sache pas même qu'il ne vit ni pour

lui-même, ni pour la Vérité, ni pour Dieu. Bien plus : il faut qu'il soit à tel point vide de tout son propre savoir qu'il ne sache, ni ne connaisse, ni ne sente que Dieu vit en lui. Plus encore : Il faut qu'il soit vide (*ledic*) de toute connaissance qui pourrait encore vivre en lui.

Car lorsque l'homme se trouvait encore dans l'art éternel de Dieu, rien d'autre que lui ne vivait en lui ; ce qui vivait là, c'était lui-même. Aussi disons-nous que l'homme doit rester aussi vide (*ledic*) de son propre savoir qu'il le faisait au temps où il n'était pas encore. Qu'il laisse Dieu opérer ce qui Lui plaît ; lui n'a qu'à rester vide.

Tout ce qui est jamais issu de Dieu est destiné à une activité pure. Mais l'activité propre de l'homme, c'est d'aimer et de connaître. Or une question litigieuse se pose : sur quoi se fonde avant tout la Béatitude éternelle (*war ane sælicheit allermeist lige*) ? Quelques maîtres disent qu'elle est fondée sur l'amour, d'autres qu'elle repose sur la connaissance et l'amour ; ces derniers parlent déjà mieux. Quant à nous, nous disons : elle ne repose ni sur la connaissance ni sur l'amour ; mais il y a quelque chose dans l'âme (*einez ist in der sêle*) d'où émanent la connaissance et l'amour. Cela ne connaît et n'aime pas ; ce sont les puissances de l'âme qui connaissent et aiment. Celui qui connaît cela sait sur quoi repose la béatitude. Cela n'a ni avant ni après, cela n'attend rien qui puisse s'y ajouter, car cela ne peut ni gagner ni perdre. C'est pourquoi cela ne peut non plus savoir que c'est Dieu qui agit en lui ; il est lui-même le même qui jouit de lui-même, comme le fait Dieu.

C'est dans ce sens, disons-nous, que l'homme doit rester quitte et libre (*quît und ledic*) de Dieu, afin qu'il ne sache, ni ne connaisse que Dieu agit en lui. C'est, pour l'homme, le seul moyen de posséder la pauvreté (*armuot*).

Les maîtres enseignent que Dieu est un être, un être intellectuel, et qu'Il connaît toutes choses. Mais nous nous disons : Dieu n'est ni être ni intellectuel, et il ne connaît ni ceci ni cela. C'est pourquoi Dieu est vide de toutes choses et c'est pourquoi il est Lui-même toutes choses. Celui qui est pauvre en esprit doit être pauvre de tout savoir propre, de telle sorte qu'il ne sache rien d'aucune chose, ni de Dieu, ni de la créature, ni de lui-même. D'où la nécessité pour l'homme d'aspirer à ne rien pouvoir savoir ni connaître des opérations divines. C'est ainsi que l'homme peut être pauvre de son propre savoir.

En troisième lieu est pauvre l'homme qui n'a rien. Nombreux sont ceux qui ont soutenu que la perfection consiste à ne plus posséder aucun bien matériel du royaume terrestre ; et cela est vrai en un sens précis : ceux qui y parviennent de leur plein gré. Mais ce n'est pas ce sens que j'ai à l'esprit.

J'ai dit tout à l'heure que celui-là était un homme pauvre qui ne voulait pas même accomplir la volonté de Dieu, mais vivait de manière à être libéré de sa propre volonté et de celle de Dieu, comme il l'était au temps où il n'était pas. Nous avons dit en second lieu que celui-là est un homme pauvre qui ne sait même rien de l'opération de Dieu. Quand un homme est tout aussi libéré de savoir et de connaissance de Dieu que Dieu est libre de toutes choses, nous avons la pauvreté la plus pure. Mais la troisième pauvreté est la pauvreté la plus extrême ; c'est de celle-là que je vais parler maintenant. Elle consiste en ce que l'homme n'a rien.

Remarquez maintenant ceci et pensez-y avec application et sérieux : J'ai dit souvent, et de grands maîtres le disent également, qu'il faut que l'homme soit libre de toutes choses et de toutes œuvres, intérieures aussi bien qu'extérieures, au point de pouvoir être un lieu propre pour Dieu, où Dieu puisse opérer. Mais aujourd'hui nous disons autre chose. Quand la situation est telle que l'homme soit libéré de toutes les créatures, de lui-même et de Dieu, et qu'il reste néanmoins en lui un lieu où Dieu puisse trouver à opérer, nous disons : Tant qu'il en est ainsi en cet homme, il n'est pas encore pauvre de la plus extrême pauvreté. Ce que Dieu recherche dans ses opérations, ce n'est point que l'homme ait en lui un lieu où se reposer ; car il y a vraiment pauvreté en esprit que lorsque l'homme est à tel point libéré de Dieu, et de toutes ses œuvres que Dieu, s'Il voulait opérer dans l'âme, devrait être Lui-même le lieu de son opération. Or, cela Dieu le fait volontiers. En effet, si Dieu trouve l'homme en cette pauvreté, alors Dieu est en opérant sa propre opération et l'homme est en souffrant Dieu en Dieu (*und der mensche ist got alsus in im lîdende*) ; et Dieu est le Lieu de son opération, précisément parce qu'Il est un artisan qui opère en Lui-même. Ici, dans cette pauvreté, l'homme retrouve l'être éternel qu'il a été, ce qu'il est maintenant et qu'il demeurera à jamais.

Il y a cette parole de saint Paul : « Tout ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu. » Or notre discours semble se placer au-dessus de toute grâce, de tout être, de toute connaissance, de toute volonté, de tout désir ; comment alors la parole de saint Paul peut-elle encore être vraie ? À cela on peut répondre que les paroles de saint Paul sont vraies ; il était nécessaire que la grâce de Dieu fût en lui, car ce que la grâce opéra en lui ce fut de mener l'accidentalité à la perfection de l'essence. Mais une fois que la grâce eut accompli son œuvre, Paul demeura ce qu'il était (*dô bleip Paulus, daz er was*).

Nous disons donc que l'homme doit être tellement pauvre qu'il ne soit pas un lieu et n'ait pas en lui un lieu où Dieu puisse opérer. Tant que l'homme conserve encore un lieu quelconque, il conserve aussi quelque distinction. C'est pourquoi je prie Dieu de me libérer de Dieu ; car mon être essentiel est au-dessus de Dieu, dans la mesure où nous concevons Dieu

comme l'origine des créatures ; en effet, dans ce même être de Dieu où Dieu est au-dessus de l'être et de la distinction, j'étais moi-même, je me voulais moi-même et que je me connaissais moi-même, pour faire cet homme <qu'ici-bas je suis>. Et c'est pourquoi je suis cause de moi-même selon mon être qui est éternel, mais non pas selon mon devenir qui est temporel. C'est pourquoi je suis non-né (*ungeborn*) et selon mon mode non-né je ne puis jamais mourir. Selon mon mode non-né je ne puis jamais mourir. Selon mon mode non-né, j'ai été éternellement, je suis éternellement et je demeurerai éternellement. Ce que je suis selon ma nativité doit mourir et s'anéantira, car cela est mortel et doit se corrompre avec le temps. Mais dans ma naissance naquirent toutes choses ; ici je fus cause de moi-même et de toutes choses. Si je l'avais voulu alors, je ne serais pas et le monde entier ne serait pas ; et, si je n'étais pas, Dieu ne serait pas non plus ; que Dieu soit Dieu, j'en suis une cause. Si je n'étais pas, Dieu ne serait pas Dieu.

Il n'est pas nécessaire de savoir cela.

Un grand maître dit que sa percée (*sîn durchbrechen*) est plus noble que sa sortie (*sîn ûzvliesen*). C'est vrai. Lorsque je sortis de Dieu, toutes les choses dirent : Dieu est. Et cela ne peut me rendre bienheureux, car par là je me reconnais créature. Mais dans la percée (*durchbrechen*) où je suis libéré de ma propre volonté, libre même de la volonté de Dieu, de toutes ses opérations et de Dieu Lui-même, là je suis au-dessus de toutes les créatures ; et je ne suis ni Dieu ni créature, mais je suis ce que j'étais et ce que je demeurerai maintenant et à tout jamais. Là je reçois en moi une impression qui doit m'élever au-dessus de tous les anges. Dans cette impression je reçois une si grande richesse que Dieu ne peut me suffire avec tout ce qu'Il est comme Dieu, ni avec toutes ses opérations divines ; car dans cette percée je reçois ceci : que Dieu et moi nous sommes un (*daz ich und got einz sîn*). Là je suis ce que j'étais et là je ne crois ni ne décrois, car là je suis une cause immobile, qui fait mouvoir toutes choses. Alors Dieu ne trouve plus de lieu en l'homme, car l'homme conquiert par cette pauvreté ce qu'il a été de toute éternité et demeurera toujours. Alors Dieu est un avec l'esprit et cela c'est la plus extrême pauvreté que l'on puisse trouver.

Que celui qui ne comprend pas ce discours ne se mette pas martel en tête. En effet, tant que l'homme n'est pas semblable à cette Vérité, il ne peut comprendre ce discours, car c'est une vérité sans voile qui est sortie directement du cœur de Dieu.

Puissions-nous vivre de façon à l'éprouver éternellement, avec l'aide de Dieu ! Amen.

Texte 8 : *Sermon allemand 2*, trad. fr. Libera p. 230-236

Celle par qui Jésus fut reçu ne pouvait qu'être vierge. 'Vierge' désigne un être humain qui est aussi vide de toutes images étrangères, aussi vide qu'il l'était quand il n'était pas encore. [...]

Maintenant, faites bien attention et notez ceci avec zèle : si l'homme restait toujours vierge, nul fruit ne viendrait de lui. Pour devenir fécond, il faut nécessairement qu'il soit femme. 'Femme' est le mot le plus noble que l'on puisse attribuer à l'âme, et il est bien plus noble que 'vierge'. Que l'homme reçoive Dieu en lui, c'est bien, et dans cette réceptivité il est pur et sans tache. Mais que Dieu devienne fécond en lui, c'est mieux ; car la fécondité du don n'est rien d'autre que la gratitude du don et l'esprit devient femme, dans cette gratitude qui, en retour, engendre, et dans laquelle, en retour, il fait naître Jésus dans le cœur paternel de Dieu. [...]

Les époux donnent rarement plus d'un fruit par année. Mais c'est une autre espèce d'époux que j'ai cette fois en vue : je parle de tous ceux qui se sont attachés aux prières, aux jeûnes, aux veilles, à toutes sortes d'exercices extérieurs et de mortifications, comme à une propriété. [.. .]

Mais une vierge qui est une femme est libre, elle n'est liée par aucune propriété et elle est en tout temps également proche de Dieu et d'elle-même. Elle donne beaucoup de fruits et ces fruits sont grands, ni plus ni moins que Dieu lui-même. Ces fruits et cette naissance, voilà ce que cette vierge qui est femme, produit : ce fruit elle l'enfante et le porte chaque jour cent ou mille fois, un nombre incalculable de fois, ou, pour mieux dire, du fond où le Père engendre son Verbe éternel qui la rend féconde et lui permet d'enfanter avec le Père. [...]

Je l'ai dit souvent : il est dans l'âme une puissance qui n'est touchée ni par le temps, ni par la chair, qui émane de l'esprit et reste dans l'esprit et est absolument spirituelle. Dans cette puissance, Dieu se trouve totalement, il y verdoie et fleurit dans toute la joie et toute la gloire qu'Il est en lui-même. [...] Car le Père éternel engendre toujours son Fils éternel dans cette puissance, en sorte que cette puissance collabore à l'engendrement du Fils et d'elle-même en tant que ce Fils, dans l'unique puissance du Père.

Textes 9 :

Maître Eckhart, *Premier Sermon allemand*, trad. fr. Libera, p. 228-229

[...] pour que Jésus parle dans l'âme, il faut qu'elle soit seule ; il faut qu'elle se taise pour entendre parler Jésus.

Eh bien ! Il entre donc et commence à dire quelque chose. Que dit le Seigneur Jésus ? Il dit ce qu'il est. Qu'est-il donc ? Il est un Verbe du Père. Dans ce même Verbe, le Père se dit lui-même, Il dit toute la nature divine et tout ce que Dieu est, comme Il le connaît ; et Il le connaît comme Il est. Et puisqu'Il est complet dans sa connaissance et dans sa puissance, Il est également complet dans son dire. En disant le Verbe, Il se dit lui-même et toutes choses en une autre Personne et donne au Verbe la nature qu'Il a lui-même, et, dans le même Verbe, Il dit tous les esprits doués d'un intellect comme étant, à la fois, semblables en image à ce même Verbe dans la mesure où ce Verbe vit à l'intérieur, et comme n'étant pas semblables en tout point à ce même Verbe en tant qu'il projette sa lumière au-dehors, puisque chaque esprit est pour soi. Mais, ces esprits ont reçu le pouvoir d'acquérir, du fait de la grâce, une égalité avec ce même Verbe. Et ce même Verbe, tel qu'il est en lui-même, le Père l'a dit complètement : le Verbe et tout ce qui est dans le Verbe.

Le Père ayant ainsi parlé, que dira donc Jésus dans l'âme ? Ainsi que je l'ai déjà dit, le Père dit le Verbe et dit dans le Verbe, il n'a pas d'autre façon de dire, mais Jésus, lui, dit dans l'âme. Le mode de son dire, c'est qu'Il se révèle lui-même et qu'il révèle en même temps tout ce que le Père a dit en lui, à proportion de ce que l'esprit est capable de recevoir.

Maître Eckhart, *Sermon 24*, trad.fr. J. Ancelet-Hustache, t. 1, p. 207

C'est pourquoi, si tu veux être le même Christ et être Dieu, détache-toi de tout ce que le Verbe éternel n'a pas assumé en soi. Le Verbe éternel n'a pas assumé en soi un être humain ; c'est pourquoi, détache-toi de ce qui est homme en toi et de ce que tu es, et assume-toi seulement selon la nature humaine, ainsi tu seras dans le Verbe éternel ce que la nature humaine est en lui. Car ta nature humaine et la sienne n'ont pas de différence, elle est une : ce qu'elle est dans le Christ, elle l'est en toi. [...].

Maître Eckhart, *Sermon allemand 101*, trad. fr. É. Mangin, p. 129

Ici commence pour nous le temps de la naissance éternelle que Dieu le Père a engendrée et qu'il engendre toujours dans l'éternité, de telle sorte que cette même naissance soit engendrée maintenant dans le temps, à l'intérieur de la nature humaine. Saint Augustin dit : Que cette naissance se produise toujours mais qu'elle ne se produise pas en moi, en quoi cela peut-il bien m'aider ? En revanche, qu'elle se produise en moi, cela a beaucoup d'importance.

Maître Eckhart, Sermon allemand5b, trad. fr.Libera, p. 253

L'amour de Dieu pour nous s'est montré et nous est apparu, parce que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, pour que nous vivions avec le Fils, et dans le Fils et par le Fils ; car tous ceux qui ne vivent pas par le Fils, ne vivent vraiment pas droitement. [...] A quoi me servirait-il d'avoir un frère qui serait riche si en même temps j'étais pauvre ? A quoi me servirait-il d'avoir un frère qui serait sage si en même temps j'étais fou ?

Texte 10 : Maître Eckhart, *Commentaire de l'Évangile selon saint Jean, OLME 6, p. 230-233*

Il faut remarquer que, ainsi qu'on l'a dit plus haut, le premier fruit de l'incarnation du Verbe, qui est le Fils de Dieu par nature, est que nous soyons fils de Dieu par adoption. Car il serait de peu de prix pour moi que le Verbe se fût fait chair pour l'homme dans le Christ – en supposant qu'il soit séparé de moi – s'il ne s'était pas aussi fait chair en moi personnellement, afin que moi aussi je sois fils de Dieu. Car ' si tu es fils, tu es aussi héritier'. Et peut-être est-ce ce que nous demandons, à l'exhortation du Seigneur, Mt 6 : 'Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel', c'est-à-dire : de même que dans le Christ, 'au ciel', la volonté du Père fût faite de telle sorte que fût le Fils car, conformément à la nature, la volonté d'un père en tant que père est d'engendrer et d'avoir un fils – de même aussi : que soit faite la volonté du Père sur la terre, c'est-à-dire en nous qui habitons sur la terre, afin que nous soyons fils de Dieu, Rm 8 : 'Vous avez reçu l'esprit d'adoption des fils de Dieu', et plus loin : 'Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ', et encore, plus loin : 'Ceux qu'il prédestina à être conformes à l'image de son Fils, afin que lui-même fut le premier parmi beaucoup de frères.' Et c'est ce qui est dit ici : Le verbe s'est fait chair, à savoir dans le Christ premier engendré, et il a habité en nous, quand nous sommes engendrés fils de Dieu par adoption. Aussi est-il dit plus bas, au chapitre seizième : 'Je vous verrai de nouveau et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie.' Car Dieu nous vit lorsqu'il fut fait homme dans le Christ, et il nous voit de nouveau en nous adoptant pour fils et en habitant en nous comme le père dans ses fils. C'est ce que signifie : Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.